

SIMONE WEIL

AIMER LA DISTANCE

prologue

avant-propos

lettre d'Albertine Thévenon

2020

ÉCOLE DE PHILOSOPHIE

PROLOGUE

GRAVIR PAS À PAS les dix-huit barreaux de l'échelle métallique, souvent les bras chargés de livres et de tasses. Exercice d'équilibre chaque jour plus concluant. Arriver tout en haut puis traverser la petite plateforme perchée dans un coin de l'espace qui mène à la terrasse. Faire attention de ne pas marcher sur le chat qui souvent marque le passage vers le soleil matinal et ponctue nos heures de concentration par des attaques ciblées sur pieds et mains.

C'est dans ce coin du hangar que nous nous retrouvons pour une dernière session d'étude autour de Simone Weil. « Le point de rencontre des parallèles est à l'infini. » Ses mots sont le point de départ de notre groupe de travail à l'école de philosophie. Toutes les cinq semaines, nous avançons dans nos recherches avec le sentiment de manquer de temps, le confinement n'aidant pas. Il nous

a d'ailleurs mené à un rendez-vous sur Discord pour une initiation à la foi weilienne autour de *L'amour implicite de Dieu* – expérience que nous n'avons pas renouvelée. Mais notre détermination l'emporta sur ce trou spatio-temporel et d'autres moments en chair et en os ont suivi : une fois à Paris puis de nouveau dans le Tarn-et-Garonne, où se trouve l'école.

Rapidement l'idée nous prend de laisser une trace de nos discussions, de ce qui nous a marquées dans les écrits de cette femme à la vie si dense et courte, où pensées et actes sont fidèles les uns aux autres. Nous espérons ici transmettre quelque chose de l'acuité avec laquelle Simone Weil nous a parlé et fait parler.

La forme de ces lignes tracées au fil de l'année, inspirées du livre de nos amis de La Tempête, *Force et malheur*, vous l'avez sous les yeux. On ne sait pas bien comment définir cet objet : un livre, un recueil, une anthologie ?

Peu importe. Ce qui est à retenir, c'est la manière dont on s'est trouvées.

Aimer la distance

Nous continuerons à chercher
les distances qui rapprochent.



AVANT-PROPOS

Dans l'ensemble, la situation où nous sommes est assez semblable à celle de voyageurs tout à fait ignorants qui se trouveraient dans une automobile lancée à toute vitesse et sans conducteur à travers un pays accidenté. Quand se produira la cassure après laquelle il pourra être question de chercher à construire quelque chose de nouveau ? C'est peut-être une affaire de quelques dizaines d'années, peut-être aussi de siècles. Aucune donnée ne permet de déterminer un délai probable. Il semble cependant que les ressources matérielles de notre civilisation ne risquent pas d'être épuisées avant un temps assez long, même en tenant compte de guerres ; et d'autre part, comme la centralisation, en abolissant toute initiative individuelle et toute vie locale, détruit par son existence même tout ce qui pourrait servir de base à une organisation différente, on peut supposer que le système actuel subsistera jusqu'à l'extrême limite des possibilités. Somme toute il paraît raisonnable de penser que

*les générations qui seront en présence des difficultés suscitées
par l'effondrement du régime actuel sont encore à naître.*

Réflexions, 1934¹

*Il n'est possible d'aimer et d'être juste que si l'on connaît
l'empire de la force et si l'on sait ne pas le respecter.*

L'Iliade ou le poème de la force, 1940²

NOUS SOMMES NÉES à la fin du XX^e siècle, en Europe de l'Ouest : nous héritons des promesses révolutionnaires, de leurs échecs et de la contre-révolution qui s'est ensuivie. Si nous lisons Simone Weil aujourd'hui c'est parce que nous cherchons des manières de penser et d'agir qui soient fidèles à cet héritage, pour ne pas en rester à la confusion présente.

Comment être fidèle à un échec ? Les options que l'époque propose, entre le cynisme de la réussite et

1 « Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale, *Oppression et liberté*, p. 112 du PDF. Tous les ouvrages du Weil sont disponibles en PDF sur le site des classiques des sciences sociales de l'université du Québec, www.classiques.uqac.ca.

2 « L'Iliade ou le poème de la force », *Force et malheur*, Ed. La Tempête, p. 192.

l'obstination dans des formes politiques impuissantes, ne nous conviennent pas. C'est plutôt par une sorte d'engagement dans l'anti-politique que nous entendons faire nôtres à la fois le sens de l'idéal et la conscience aiguë des rapports de forces que nous transmet le passé.

Or Simone Weil, dès les années 30, vit intensément la contradiction entre désir de transformer le monde et conscience de sa violente inertie, qui semble faire de toute organisation politique une machine à reproduire les injustices qu'elle prétend combattre. Elle ne s'associe durablement à aucun groupe, ne soutient aucun parti, n'entre dans aucune église, et pourtant elle participe à tous les conflits de son temps : née en 1909, elle milite auprès des syndicalistes révolutionnaires dissidents, va travailler en usine en 34, s'engage en Espagne auprès de la colonne Durutti, se rend dans les usines occupées en 36, dénonce les contradictions de la gauche dans les colonies françaises, puis enfin rejoint la France Libre à Londres pour y mourir en 43.

C'est, entre autre, par fidélité à cette contradiction que nous avons travaillé cette année, à l'école de philosophie, sur le thème de l'amitié. Des révolutions passées nous héritons à la fois de la méfiance envers toute prétention à gouverner les communautés et de l'exigence de prendre parti dans « la lutte éternelle de ceux qui obéissent contre

ceux qui commandent³ », puisque nous en sommes toujours déjà parties prenantes. Plutôt que l'adhésion à un énième programme de la cité idéale, l'hypothèse de l'amitié fait des liens, effectifs et affectifs, la base de l'intervention politique. Autrement dit, l'amitié politique est une forme possible de l'anti-politique du XXI^e siècle ; ni cynisme, ni obstination, avec le risque du repli sur soi. La formule qui nous sert de titre – *Aimer la distance* – est inspirée d'un chapitre des *Formes de l'amour implicite de Dieu* consacré à l'amitié : c'est de là que nous sommes parties, mais cette année d'étude nous a rapidement entraînées ailleurs.

Car la ligne qui unit amitié, désertion, désœuvrement et autonomie n'est pas du tout celle que propose Simone Weil. On ignore ce qu'aurait fait Simone Weil si elle était née dans les années 90 : peut-être aurait-elle constitué avec ses amis un petit groupe pour tenter de participer aux mouvements sociaux et d'organiser la désertion des circuits économiques. Mais d'une part, elle cherche davantage la confrontation à l'hétérogénéité que trouver le confort de se lier à ceux qui lui ressemblent. Et d'autre part, elle nous parle depuis les années 30, depuis l'engagement dans le syndicalisme-révolutionnaire, l'expérience et la pensée

3 « Ne recommençons pas la guerre de Troie, 1937 », *Œuvre*, Quarto Gallimard, p. 479.

du travail, les désillusions de l'URSS, l'opposition entre fascisme et communisme, l'inquiétude de la guerre et l'attraction mystique : et c'est pour cela que nous l'écoutons. Parce qu'elle se pose les mêmes questions que nous mais ne nous conforte pas dans nos fragiles évidences. Une rencontre qui conjugue une telle proximité éthique avec un tel éloignement historique est quelque chose de précieux.

Sans doute parce qu'elle a fait partie de la dissidence du mouvement ouvrier, et que même là elle n'a eu de cesse de déranger les évidences des organisations, la pensée de Simone Weil a principalement été appropriée et diffusée par la tradition catholique, dans une logique parfois franchement réactionnaire. Il est heureusement impossible de résumer sa position à une appartenance identitaire : mais il suffit de quelques éléments biographiques et de quelques textes pour comprendre que, du début à la fin, Simone Weil a su voir les lignes de front qui partageaient son époque et y choisir son camp. Avec ce livre, nous entendons donc contribuer, à notre échelle, à la réception politique de Simone Weil, à une époque où précisément les forces révolutionnaires tendent à récuser les organisations pour s'incarner dans des mouvements sans dogme ni appartenance préétablie.

*

Nous avons choisi de laisser de côté les textes explicitement consacrés au rapport à Dieu. D'abord parce qu'ils nous parlaient plus difficilement, aussi parce qu'ils nécessitent une culture que nous n'avons pas eu le temps d'acquérir en un an. Ensuite parce que cet aspect de sa pensée est mieux connu. Enfin, parce que Simone Weil n'a jamais fait de Dieu une *solution* aux impasses du marxisme-léninisme, contrairement par exemple à des penseurs du messianisme révolutionnaire comme Benjamin, dont elle est à beaucoup d'égards très proche. Il n'est pas question d'éluider la foi qui imprègne ses textes comme ses gestes : lutter contre l'oppression, pour Weil, ne se réduit jamais à un problème d'économie politique. Mais nous nous inscrivons en faux contre le récit qui consisterait à voir dans l'engagement syndical de la première partie de sa vie une erreur dont elle serait ensuite revenue pour diriger ses efforts vers la transcendance. D'une part, il y a une continuité entre le souci de justice qui anime sa participation aux conflits du siècle et son attention pour l'au-delà de ce monde. D'autre part, et en cela elle restera toujours fidèle à Marx, il y a des conditions matérielles à la spiritualité : l'esprit n'est ni dans le ciel, ni dans l'histoire, il imprègne nos gestes les plus quotidiens.

L'oppression, en effet, n'est pas une simple inégalité dans l'accès aux ressources : la pauvreté spirituelle qui caractérise la subjectivité moderne, que Weil nomme *déracinement*,

a sa source dans une organisation de la vie collective, et notamment dans la technique de la production, qui accentue la distinction entre « ceux qui disposent de la machine et ceux dont la machine dispose⁴ » au point de briser en l'individu toute possibilité réelle d'attention. On ne peut pas être sensible à la beauté du monde lorsqu'on travaille aux pièces dans une usine ou dans les champs coloniaux. Il n'y a donc ni opposition ni rupture entre la dimension spirituelle de l'œuvre de Weil et ses multiples interventions dans des revues syndicalistes révolutionnaires. Au contraire, c'est le lien perpétuellement tissé entre l'intransigeance de son éthique et le matérialisme de sa politique qui a retenu notre attention.

Le sens de l'idéal dont nous parlions plus haut, nous n'avons plus les mots pour le dire. On ne parle plus de communisme : toutes les idéologies ont été trahies. Les mots même de vérité, justice, dignité peuvent encore être employés par ceux qui sont touchés dans leur chair par le mensonge, l'injustice ou le mépris social, et dont l'expérience singulière parvient parfois à soulever des foules et à faire tomber des gouvernements. Seule la langue de bois du commandement les brandit toujours pour soutenir une

4 « Perspectives. Allons-nous vers la révolution prolétarienne ? », 1933, *Force et Malheur*, Ed. La Tempête, p. 23.

conception générale du bien. Et tant mieux, « car en faire bon usage, c'est avant tout ne leur faire correspondre aucune conception. Ce qu'ils expriment est inconcevable⁵ ».

Simone Weil, elle, a les mots justes. Parce qu'elle vient d'une époque et d'une tradition philosophique où il est encore possible de *parler* d'oppression, de justice, de vérité et d'en tirer des conclusions, parce qu'elle a la rigueur de l'analyse et l'expérience des conditions matérielles, parce qu'enfin elle partage les luttes de celles et ceux dont elle parle. Justement parce qu'elle ne les met directement au service d'aucun mot en *-isme*, nous pouvons aujourd'hui relire les siens et chercher dans sa critique de la bureaucratie, dans son rapport au passé ou à la transcendance, dans ses propositions de transformation du travail, dans sa perception de la force et son mépris du droit, de quoi mettre un peu plus de poids dans la balance de la justice, « cette fugitive du camps des vainqueurs⁶ ».

*

Nous sommes donc parties de l'amitié. Mais très vite, nous avons rencontré *La personne et le sacré*, texte tardif où le nœud entre éthique et politique est sans doute le plus

5 « La personne et le sacré », 1943, *Force et Malheur*, Ed. La Tempête, p. 280.

6 *La Pesanteur et la Grâce*, Fragments édités en 1947, Pocket Agora, p. 262.

1951

LETTRE D'ALBERTINE THÉVENON

À Simone Weil que nous avons aimée.

Le hasard n'est pour rien dans le fait que le petit groupe des syndicalistes-révolutionnaires de la Loire connut Simone Weil en 1932. De bonne heure, ainsi qu'elle le raconte elle-même, elle avait été émue par les injustices sociales et son instinct l'avait porté du côté des déshérités. La permanence de ce choix donne à sa vie son unité. Très tôt elle fut attirée par les révolutionnaires. La révolution russe, porteuse à l'origine d'un immense espoir, avait dévié, et les prolétaires y étaient maintenus en état de servage par la bureaucratie, nouvelle caste de privilégiés, confondant volontairement industrialisation et socialisme. Simone avait trop l'amour et le respect de l'individu pour être attirée par le stalinisme qui avait créé un régime dont elle devait dire en 1933 : « A vrai dire, ce régime ressemble au régime que croyait instaurer Lénine dans la mesure où il exclut presque entièrement la propriété capitaliste ; pour tout le reste il en est à peu près le contre-pied. » Ayant ainsi éliminé du monde révolutionnaire les stali-niens, elle se rapprocha des autres groupes : anarchistes,

syndicalistes-révolutionnaires, trotskystes. Elle était trop indépendante pour qu'il soit possible de la classer dans un de ces groupes ; cependant celui pour lequel elle eut le plus de sympathie à l'époque où nous l'avons connue était symbolisé par la Révolution prolétarienne.

Fondée en 1925, cette revue qui portait au début en sous-titre « Revue syndicaliste-communiste » rassemblait autour d'elle des syndicalistes qui, emportés par leur enthousiasme pour la révolution d'Octobre, avaient adhéré au parti communiste et en avaient été exclus ou l'avaient volontairement quitté en constatant que peu à peu la bureaucratie se substituait à la démocratie ouvrière du début. Les deux figures les plus marquantes en étaient et en sont encore Monatte et Louzon, tous les deux syndicalistes-révolutionnaires et de formation libertaire.

Simone entra en contact avec plusieurs des hommes qui animaient cette revue, et lorsqu'en automne 1931 elle fut nommée professeur au lycée du Puy ce fut à eux qu'elle demanda de la mettre en rapport avec des militants de cette région. C'est ainsi qu'un soir d'octobre elle vint chez nous pour y rencontrer Thévenon, alors membre du conseil d'administration de la Bourse du Travail à Saint-Étienne, secrétaire-adjoint de l'Union départementale confédérée de la Loire, qui s'efforçait de regrouper la minorité syndicaliste et de ramener à la C.G.T. la Fédération régionale des mineurs, alors minoritaire dans la C.G.T.U. et dont le secrétaire Pierre Arnaud venait d'être chassé du parti communiste.

Par Thévenon, Simone se trouva du même coup plongée en plein milieu ouvrier et en pleine bagarre syndicale. Elle ne demandait que cela. Chaque semaine, elle fit au moins une fois le voyage du Puy à Saint-Étienne et deux ans après de Roanne à Saint-Étienne, pour participer à un cercle

d'études organisé à la Bourse du Travail, assister à des réunions ou à des manifestations.

*

Son extraordinaire intelligence et sa culture philosophique lui permirent une connaissance rapide et approfondie des grands théoriciens socialistes, en particulier de Marx. Mais cette connaissance théorique de l'exploitation capitaliste et de la condition ouvrière ne la satisfaisait pas. Elle croyait utile de pénétrer dans la vie de tous les jours des travailleurs.

Au syndicat des mineurs, Pierre Arnaud représentait un beau type de prolétaire. Bien que permanent, il avait gardé toutes ses habitudes de mineur : son langage, ses vêtements et surtout sa conscience de classe. Il était un mineur et ne cherchait pas à passer pour rien d'autre. Simone l'estima, appréciant sa fierté, sa droiture et son désintéressement. Autour de lui gravitaient des hommes habitués à se heurter durement à la vie, dont quelques-uns avaient servi dans les bataillons disciplinaires. Simone essaya de s'intégrer à eux. Ce n'était pas facile. Elle les fréquenta, s'installant avec eux à la table d'un bistrot pour y casser la croûte ou jouer à la belote, les suivit au cinéma, dans les fêtes populaires, leur demanda de l'emmener chez eux à l'improviste, sans que leurs femmes fussent prévenues. Ils étaient à peu surpris par l'attitude de cette jeune fille si instruite qui s'habillait plus simplement que leurs femmes et dont les préoccupations semblaient si extraordinaires. Cependant elle leur était sympathique, et c'est toujours avec amitié qu'ils recevaient « la Ponote ». Ils ne l'ont pas oubliée. L'un d'entre eux, homme simple s'il en fut, lui garde une fidèle affection ; un autre, rencontré il y a peu

de temps, exprima ainsi ses regrets en apprenant sa mort : « Elle ne pouvait pas vivre, elle était trop instruite et elle ne mangeait pas. » Cette double constatation caractérise bien Simone. D'une part une activité cérébrale intense et continue et d'autre part la négligence à peu près totale de la vie matérielle. Déséquilibre ne pouvant aboutir qu'à une mort prématurée.

*

Quelle fut sa participation au mouvement syndical à cette époque ? Non seulement elle participa au cercle d'études de Saint-Étienne, mais elle l'aida à vivre en employant à l'achat de livres sa prime d'agrégation qu'elle considérait comme un privilège intolérable. Elle renforça la caisse de solidarité des mineurs, car elle avait décidé de vivre avec cinq francs par jour, prime allouée aux chômeurs du Puy. Elle milita dans le syndicat des instituteurs de la Haute-Loire, où elle se rapprochait du groupe de l'École émancipée. Au Puy, elle se mêla à une délégation de chômeurs, ce qui lui valut une belle campagne de presse et des ennuis avec son administration. Et, par-dessus tout, elle mit au point, après maintes discussions avec des militants, ses réflexions sur l'évolution de la société dans un article paru dans la Révolution prolétarienne d'août 1933, sous le titre général de « Perspectives ». Cette étude – portant en sous-titre « Allons-nous vers une révolution prolétarienne » – donne une idée précise de ce que Simone entendait par socialisme qui est la « souveraineté économique des travailleurs et non pas celle de la machine bureaucratique et militaire de l'État ». Le problème est de savoir si, l'organisation du travail étant ce qu'elle est, les travailleurs vont vers cette souveraineté. Contrairement à une espèce

de credo révolutionnaire qui veut que la classe ouvrière soit la remplaçante du capitalisme, Simone voit poindre une nouvelle forme d'oppression, « l'oppression au nom de la fonction ». « On ne voit pas, écrit-elle, comment un mode de production fondé sur la subordination de ceux qui exécutent à ceux qui coordonnent pourrait ne pas produire automatiquement une structure sociale définie par la dictature d'une caste bureaucratique. » Le danger de cette dictature bureaucratique s'est précisé depuis, ainsi qu'en témoigne Burnham dans son livre sur les managers. Ces constatations d'une clairvoyance si pessimiste qu'elle craint qu'on les taxe de défaitisme sont-elles une raison de désespérer et d'abandonner la lutte ? Pour elle, il n'en est pas question. « ...Étant donné qu'une défaite risquerait d'anéantir, pour une période indéfinie, tout ce qui fait à nos yeux la valeur de la vie humaine, il est clair que nous devons lutter par tous les moyens qui nous semblent avoir une chance quelconque d'être efficace. » Nul langage ne saurait être plus courageux.

Enfin, c'est également dans le temps qu'elle fut des nôtres qu'elle se rendit en Allemagne où les nazis commençaient à faire parler d'eux et de leurs horribles méthodes. Je la revois essayant de persuader un de nos jeunes camarades de l'accompagner. Pour elle, c'était simple : des hommes se battaient pour défendre leur liberté, ils avaient le droit à l'aide de tous. Je la revois à son retour, ulcérée jusqu'au fond du cœur par ce qu'elle avait vu là-bas et s'effondrant sur un coin de table, les nerfs à bout, au souvenir des cruautés subies par les Allemands antinazis. Avec une grande lucidité elle analysa la situation allemande dans un article paru dans la Révolution prolétarienne du 25 octobre 1932 et annonça la victoire de Hitler. Elle avait, hélas ! vu juste.

Fréquenter les mineurs, vivre avec la paie d'un chômeur, réfléchir et écrire sur le mouvement ouvrier ne pouvait lui suffire. Ce qui paraissait essentiel à la fois à son intelligence et à sa sensibilité – deux forces à peu près égales en elle – c'était de pénétrer intimement les rapports du travail et des travailleurs. Elle ne pensait pas qu'on pût parvenir à cette connaissance autrement qu'en se faisant travailleur soi-même ; aussi décida-t-elle de devenir ouvrière. Ce fut un gros point de friction entre nous deux. Je pensais et je pense encore que l'état de prolétaire est un état de fait et non de choix, surtout en ce qui concerne la mentalité, c'est-à-dire la manière d'appréhender la vie. Je n'ai aucune sympathie pour les expériences genre « roi charbon » où le fils du patron vient travailler incognito dans les mines de son père pour retourner, son expérience faite, reprendre sa vie de patron. Je pensais et je pense encore que les réactions élémentaires d'une ouvrière ne sauraient être celles d'une agrégée de philosophie issue d'un milieu bourgeois. Ces idées étaient aussi celles des trois ou quatre copains qui formaient le petit groupe des amis de Simone à Saint-Étienne. Nous les lui exprimâmes crûment, et peut-être même brutalement, car nos rapports – affectueux – étaient exempts de mondanités. D'autres raisons nous poussaient à la dissuader de mettre son projet à exécution : son manque d'habileté manuelle et son état de santé. Elle souffrait de maux de tête terribles dont elle m'écrivit par la suite « qu'ils n'avaient pas eu l'obligeance de la quitter ».

Si nous avons raison en général, nous nous sommes trompés en ce qui concerne Simone. D'abord, elle mena son expérience à fond et avec la plus grande honnêteté,

s'isolant de sa famille, vivant dans les mêmes conditions matérielles que ses compagnes d'atelier. Les lettres qu'elle m'écrivit alors et l'article qu'elle publia à la suite des greves de 1936 dans la Révolution prolétarienne prouvent que sa possibilité d'adaptation et son pouvoir d'« attention », pour employer une de ses expressions, lui ont permis de saisir avec acuité le caractère inhumain du sort fait aux travailleurs, surtout les non-qualifiés, « tous ces êtres maniés comme du rebut » dont elle se sentait la sœur, ce qui chez elle n'était pas littérature. « J'ai oublié que je suis un professeur agrégé en vadrouille dans la classe ouvrière », écrivait-elle. De cette expérience elle resta marquée jusqu'à la fin de sa vie.

*

Elle quitta la Loire en 1934 et je ne devais plus la revoir. Je reçus d'elle encore une carte alors qu'elle était milicienne en Espagne chez les Rouges. Thévenon la revit à un congrès en 1938 à Paris. Puis ce fut la guerre. Et à la fin de la guerre, l'annonce de sa mort.

*

Peut-être un jour un militant ouvrier averti qui la connut aussi bien que nous éprouvera-t-il le besoin de tirer les enseignements de ses diverses expériences sociales. Pour moi – qui ai toujours vécu à l'intérieur du mouvement syndical sans y militer – je voudrais simplement porter témoignage du souvenir de Simone Weil laissé aux quelques copains avec lesquels elle vécut en confiance dans une atmosphère de chaude camaraderie. Plusieurs ont été des militants ou le sont encore. Tous se souviennent des discussions qu'ils eurent avec elle, de son exigence, de la

rigueur impitoyable avec laquelle elle obligeait à penser, et plus d'une fois leur pensée se tourne vers cette Simone toujours insatisfaite.

Je voudrais dire aussi cette chance qu'ont eue ceux qui la connurent et l'apprécièrent ; comme il faisait bon près d'elle quand on avait sa confiance. Un de ses amis m'écrivait il y a peu de temps qu'elle fut « plus poète dans sa vie que dans ses œuvres ». C'est vrai. Elle était simple, et bien que sa culture générale fût tellement supérieure à la nôtre nous avions avec elle de longues conversations sur un ton fraternel, nous la plaisantions, elle riait avec nous, nous demandait de chanter (et pas toujours des choses très orthodoxes). Elle-même, assise au pied d'un petit lit de fer dans une chambre sans beauté qui ne comportait pas d'autres meubles, nous récitait parfois des vers grecs auxquels nous ne comprenions rien, mais qui nous réjouissaient quand même à cause du plaisir qu'elle y prenait. Enfin, un sourire, un coup d'œil faisaient de nous ses complices dans certaines choses cocasses. Ce côté de son caractère qui n'apparaissait pas souvent à cause du sérieux avec lequel elle envisageait d'ordinaire toutes choses avait un charme inoubliable.

Non moins séduisante était son absence de conformisme, et le souffle de liberté qu'elle portait avec elle. Encore fallait-il l'apprécier. Toutes ces manifestations qui nous la rendaient chère lui valurent d'irréductibles hostilités. Aussi est-ce une joie profonde pour nous de l'avoir aimée quand il en était temps.

Car enfin, s'il est relativement facile de l'admirer et de comprendre sa grandeur lorsque, dans la solitude d'un cabinet de travail, un livre ouvert devant soi, plus rien ne cache sa pensée profonde, il faut bien reconnaître que bon

nombre de ceux qui sont passés près d'elle n'ont même pas soupçonné l'être exceptionnel qu'elle fut. Pourtant, à ceux qui l'ont bien connue et aimée alors qu'elle était incroyante, puis l'ont retrouvée si profondément religieuse, sa vie apparaît avec une unité parfaite, malgré son changement apparent. Le mouvement qui la poussait à se considérer et à se traiter comme le plus déshérité des déshérités est contraire à l'aspiration normale d'un être humain ordinaire. Il procède à la fois du désir de connaître le malheur – ce qui est gratuit, de le traduire – ce qui peut être efficace, et du sentiment de justice absolue : je n'ai droit à rien, puisque tant d'autres êtres n'ont droit à rien. Or, cette tendance était très nette et facilement décelable. C'est elle qui la faisait vivre avec l'allocation d'un chômeur en 1933, et qui la fit mourir sur un lit d'hôpital de Londres en 1943. Si cruelle qu'elle soit pour nous, cette mort est la condition logique de la vie que Simone avait choisie. Comme le dit Albert Camus, c'est une voie solitaire : la voie de Simone Weil.

Lorsqu'il m'est arrivé de parler de Simone Weil à mes amis, deux réflexions ont presque toujours été faites : « C'était une sainte » ou bien alors : « A quoi sert une vie comme la sienne ? » En vérité, je ne sais si elle était une sainte, mais beaucoup de révolutionnaires – parmi les meilleurs – ont ce détachement des biens matériels et ce désir de faire corps avec les plus malheureux. On devient révolutionnaire par le cœur d'abord. Chez Simone, cet état d'esprit se haussait au niveau d'un principe rigoureux. Quant à savoir « à quoi a servi sa vie », c'est la question essentielle. Pour mon compte, je me suis souvent insurgée contre les privations qu'elle s'infligeait, contre la vie dure qu'elle s'imposait, et encore aujourd'hui je m'insurge en pensant qu'elle a disparu si tôt en grande partie à cause

des souffrances qu'elle a délibérément endurées. Mais n'est-ce pas à toutes ces souffrances gratuites qu'elle doit son extraordinaire « pouvoir d'attention », attention qui lui a permis de retrouver dans la poussière de la vie quotidienne le grain de pureté qui s'y trouvait ? N'est-ce pas ces souffrances gratuites qui ont fait d'elle un témoin dont la pureté et la sincérité ne peuvent jamais être mis en doute ? N'est-ce pas elles enfin qui lui ont donné cette admirable compassion qui la rendait perméable à toute misère humaine ? Le grand mérite de Simone est d'avoir mis une harmonie totale entre son besoin de perfection et sa vie, cela antérieurement à toute influence religieuse. Ce besoin de perfection était tel d'ailleurs qu'il l'a empêchée d'entrer dans l'Église qui, étant l'œuvre des hommes, porte les stigmates de l'imperfection, tout comme les mouvements révolutionnaires auxquels elle est restée attachée par tant de liens visibles.

Les raisons qui nous avaient fait l'apprécier et l'aimer restent entières. Aussi, même si nous l'abandonnons au seuil de sa vie mystique, qui nous est étrangère, lui gardons-nous une affection intacte et un souvenir fidèle.

Albertine Thévenon
Roche-la-Molière, décembre 1950

Publié dans *La Révolution prolétarienne*
n° 353 décembre 1951

